



# CHRONIQUES D'HERMITES

JE ME SOUVIENS...

Première ou dernière fois dans le service, à  
chacun·e son regard, ses craintes, ses espoirs.

En décembre 2021, un petit bout de liberté est entré par la porte bleue du bout du couloir. Un petit courant d'air frais qui sera resté avec nous jusqu'à juin 2022, au moment où la vie bat son plein.

Avec Chronos et Kairos, une association d'éducation aux médias, nous avons réalisé divers ateliers d'écriture, de photographie et de radio, nous sauvant de l'ennui, libérant notre parole, nos idées.

Nous, patientes de l'Hermitte, hospitalisées en secteur de TCA (Troubles des conduites alimentaires), avons pu mettre des mots, des images, des couleurs sur nos maux, nos visages et nos douleurs. Nous avons écrit, parlé, réfléchi, enregistré, partagé. Portraits, souvenirs, sensations, obsessions, occupations, réflexions,

Tout y est.

JE ME SOUVIENS, c'était le 22 décembre 2019. Il faisait gris, comme souvent durant l'hiver parisien. J'avais froid et j'étais venu visiter l'hôpital de jour du service des troubles du comportement alimentaire de l'hôpital Paul Brousse. Une visite, une simple visite... cela ne devait être qu'une formalité de quelques heures pour satisfaire une curiosité et imaginer, peut-être, une prise en charge dont j'avais grandement besoin.

J'avais donc pris ma voiture de bon matin pour traverser le 13<sup>e</sup> arrondissement puis la très longue avenue qui séparait le périphérique de l'hôpital. Un chemin jalonné par ces barres d'immeubles, son centre commercial insipide et un marché désert... bref, une route terne et triste comme on en trouve beaucoup en région parisienne, une ligne interminable sans couleur ni gaieté hormis celles des feux de signalisation... la parfaite représentation de mon apparence et de mon état d'esprit de l'époque.

30 minutes plus tard, avenue Paul Vaillant Couturier... dernier virage... PNC aux portes... j'arrive devant la barrière de l'hôpital. Je suis accueilli par un charmant monsieur qui me demande ma convocation et qui m'indique le bâtiment. Il est là, tout près, juste sur ma droite, tout en brique rouge qui me rappelle ces vieilles cités anglaises mornes et complètement délabrées. Sur ma gauche, une allée avec tout plein de voitures garées, quelques arbres épars aux branches nues... cela manque de couleurs, de saveurs... et en même temps c'est un hôpital... pas les jardins de Versailles. Ce paysage est chargé de mélancolie ou alors c'est mon regard qui le déforme à souhait.

Je franchis le seuil du service. Je ne le sais pas encore, mais alors que ma visite ne devait durer que quelques heures, je ne repasserai cette porte que 5 mois plus tard.

A.



JE ME SOUVIENS que je n'aurais pas voulu qu'un jour je puisse me souvenir de ce jour. Et pourtant... ce jour est resté gravé dans ma mémoire comme une cicatrice, qui avec le temps s'atténue jusqu'à disparaître complètement... C'était une très belle journée, d'un été tardif. Le soleil fort m'empêchait de tenir les yeux ouverts pour regarder le trajet que l'ambulancier parcourait, me transportant du service de nutrition jusqu'au service de TCA (Troubles des conduites alimentaires).

Il faisait très chaud, tellement chaud que sur le front de mon pauvre transporteur de marchandise vivante, coulaient des gouttes salées de transpiration, contrairement à cette gaieté extérieure, à la brillance des choses environnantes.

Je me souviens que moi j'étais très fermée, accroupie dans moi-même, comme dans une prison : le corps, la prison de mon esprit, comme les esclaves du grand Michel-Ange. Une fois arrivée dans l'unité, dont le nom Lhermitte semblait être destiné, en syntonie avec mon état d'esprit.

Une infirmière m'a pris en charge en me présentant de manière plutôt succincte le service, puis, encore, ses collègues, infirmiers, aides-soignants. Elle a rédigé de manière détaillée le compte-rendu de mes affaires, de tous les objets que j'avais rassemblés dans une petite valise : vêtements, produits d'hygiène personnelle, livres, beaucoup de livres. Grâce à tous ces livres, j'espérais me transposer dans une autre dimension, loin du blanc froid inerte de l'hôpital. S'évader. S'évader pour résister.

Une fois achevé le compte-rendu, l'infirmière a quitté la chambre. Je suis restée avec le regard perdu sur la porte qui se fermait et qui m'enfermait. *Lasciate qui speranza, voi che entrate...* (Laissez tout espoir, vous qui entrez)

M.



Bien sûr que JE ME SOUVIENS : 19 juillet 2021, premier jour hospitalisée, mais aussi date anniversaire de la mort de ma grand-mère. Tout un symbole pour qui recherche la vie. Passée le choc des premiers jours, un tsunami de vulnérabilité face à ce nouvel environnement dont je n'avais décidément pas tous les codes. J'avais au départ imaginé ne rester qu'un seul petit mois : quelle ne fût pas ma surprise de découvrir que vous étiez en salle depuis avril et que j'allais devoir envoyer valser rapidement mes calculs foireux !

Et aujourd'hui, que reste-t-il ? De cette transition imperceptible durant laquelle ce cadre strict, à l'allure hostile au départ, devient d'un coup ton quotidien ? La traversée : 7h15, bonjour, c'est l'heure de la pesée couloir lino-néon-ligne droite, chemisette APHP, en file indienne ?

Le goût agressif des vitamines grumeaux jaune radioactif ? Le cri strident de la sonde qui te réveille en sursaut ou les larmes salées ?

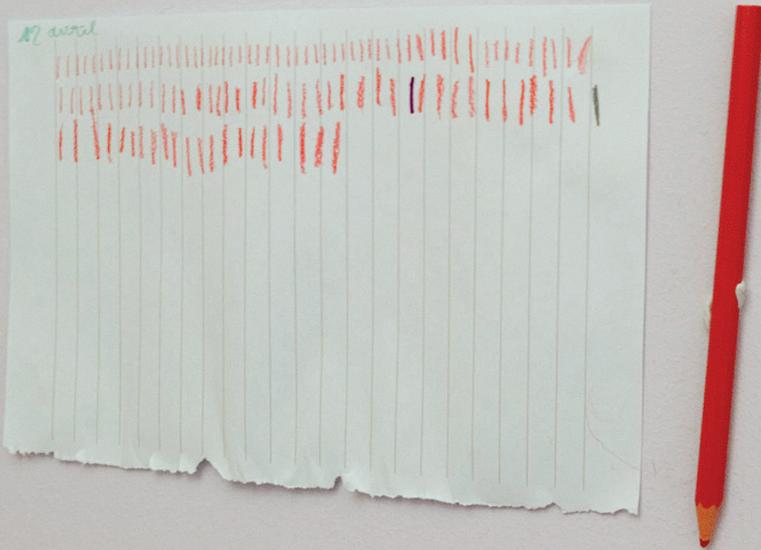
Non, ce qu'il me reste aujourd'hui, ce sont nos matinées aquarelle désenchantée Mylène Farmer ; tout est chaos devant la grande télé de la salle commune. Nos soirées tisanes-colonies de vacances aux avant-goûts d'un service de géroto. L'odeur de la lavande, les chatons qui gambadent dans le jardin de l'addicto. Notre hilarité face à la classification douteuse de la bibliothèque qui relie timidité, alcool et violence à homosexualité : c'est la décadence !

Le piano du rez de chaussée et les notes qui s'en échappent lentement sous les doigts dans les couloirs-abbaye. La bienveillance de l'équipe soignante, si vous avez besoin de nous on est juste à côté, malgré la fatigue des journées de travail très remplies.

Et cette belle soirée d'août, la chaleur du soleil sur ma peau, la Fuerza del destino de Mecano s'élevant doucement dans les airs

et une patiente de psychiatrie, porte de la chambre ouverte, qui m'envoie son meilleur sourire ; jusqu'aux oreilles.  
Des moments comme ça, il y en a eu des dizaines et des dizaines, ils n'empêchent pas les larmes de couler, mais ils apaisent le coeur. « Tous les orages viennent à manquer de pluie » disait Maya Angelou dans une interview...

A.



JE ME SOUVIENS, c'était un vendredi 28 janvier 2022. Ce matin-là, ma vie a pris un autre tournant, celui de choisir d'être en bonne santé, de guérir. Ce matin-là, une ambulance a effectué mon transfert d'hôpital. 8H30, il fait encore nuit quand un « dring » strident retentit. Les 2 ambulanciers étaient là.

C'était impressionnant et stressant. Et c'était parti pour une montagne de papiers à signer pour être en règle. Une fois ceci terminé, j'avancais dans ce brouillard jusqu'à l'ambulance. Je devais alors m'allonger sur le brancard, situation difficile à accepter puisque je suis « valide ». Je voulais m'asseoir dans un fauteuil normal, cependant je n'ai pas eu le choix.

Ces lumières bleues donnaient une ambiance froide. Je les ai observées pendant de longues minutes. Pour continuer sur cette lancée, le chauffeur a mis une chanson de rap américain : aucune mélodie, seulement des mots. Incompréhension avec mon anglais médiocre. C'est long, c'est ennuyant, c'est stressant.

L.



JE ME SOUVIENS le 11 octobre 2021, le jour du nouveau départ, une « renaissance ». Comme toute venue au monde, les larmes tombent. Sourire crispé au coin de la bouche de ma femme qui jette un regard à la montre, il est l'heure de sortir de la voiture et de se diriger vers le bâtiment dans lequel l'inconnu m'ouvre les bras.

La valise est lourde, mais cette pompe dans ma poitrine l'est davantage. J'essaye de synchroniser mes pas avec ceux de ma moitié, mais le temps manque, me voilà déjà arrivé. Je me souviens de l'état dans lequel j'étais, si il fallait le décrire je dirais instable comme le temps qu'il faisait ou encore moche comme le bruit provenant de cet ascenseur de marque Koné.

Je me souviens de ce 11 octobre, de son odeur, ses humeurs, ce 11 octobre hospitalisé.

B.



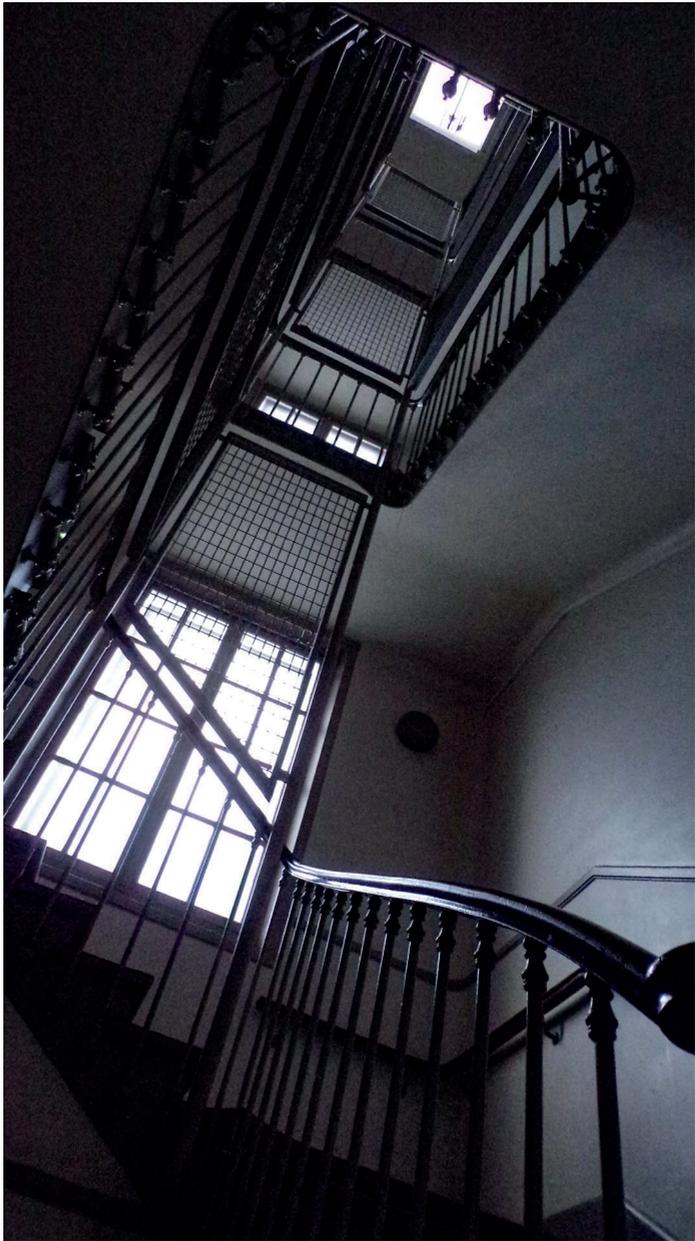
JE ME SOUVIENS, c'était un lundi. Le 7 février, cela devait durer 48 heures. Une semaine et demie après, je suis encore là. Il faisait bon ce matin-là, je crois. Je ne me rappelle pas. J'avais comme d'habitude, préparé une valise en avance, calmement, pour avoir moins peur, me sentir en sécurité. J'avais prévu du rechange, au cas où ce séjour s'étendrait. Bien m'en a pris. Il était important que ma valise ne soit pas trop lourde, j'aurais eu l'impression de m'installer. J'ai tellement peur de l'hospitalisation, de m'habituer à venir, d'aimer être hospitalisée, de trouver trop sympa les soignants.

Ce n'était pas la première fois que je venais dans l'unité Lhermitte. Je connais le personnel. Saluer des têtes connues facilite mon intégration. L'accueil était chaleureux. Aux admissions aussi, je suis « réputée ». On m'avait prévu la chambre 39, dont les radiateurs dysfonctionnent, j'avais donc prévu d'ajouter 1 pull dans mes affaires, au cas où je me retrouverais dans cette piaule. Ce n'est pas de ma faute, mais ma mutuelle était injoignable. L'an passé le protocole avait changé et je savais que je pouvais me retrouver en salle avec les autres patients rapidement.

Je me sentais le cul entre 2 chaises : se faire discrète, rester à distance ou participer aux conversations. Je ne me présentais pas, et m'efforçais de retenir les prénoms des unes et des autres. Je me sentais étrangère, mal à l'aise à être présente tout en souhaitant être transparente. Ne pas m'attacher, pour ne pas m'émouvoir des coups de mou de l'autre. Laisser chacun faire son chemin. Espérer qu'elles et qu'ils s'en sortent.

E.





JE ME SOUVIENS de ne pas vouloir me souvenir. Ni du soleil de ce jour où je suis entrée dans l'ombre comme on entre dans un cercueil, ni des couloirs hauts, longs, froids, contrastés par la chaleur de l'amour de ma mère.

Je ne veux pas me souvenir des visages tristes que j'ai croisés, des zombies abandonnés qui erraient. Et je voulais oublier les grilles préventives de l'escalier au bas duquel on ne pouvait pas se jeter. Je ne veux pas me souvenir de ma mère disparaissant par la porte verte du bout du couloir, du tri des affaires qu'on me confisquait pour ne pas me tuer et de la fenêtre depuis laquelle, au-delà de la barrière je voyais continuer la vie.

Je ne veux pas me souvenir de la chambre à la peinture vieillie et craquelée, de la taille de l'araignée dans un angle du mur et de ma tête. Ne pas me souvenir des voitures qui sortent et de moi qui reste, de la salle de bain fermée, du ballet des soignants entrant, sortant, entrant, sortant. Je ne veux pas me souvenir du temps ni de la nuit que j'attends. Je ne veux pas me souvenir, car j'aurais aimé ne pas connaître.

A.

JE ME SOUVIENS, c'était un lundi. Le 27 septembre 2021. Il était 10h30 passées et on m'attendait pour 10h. La voiture chargée de mes affaires et maman au volant, après plus d'une heure trente de route, voilà que je franchis la barrière de l'hôpital. La boule au ventre, la gorge nouée, je sens les larmes monter. Maman traîne ma valise et moi je la suis, la tête penchée en avant, les yeux rivés sur le sol, perdue dans mes pensées.

Je ne prête pas attention à ce qui m'entoure et je ne dis pas un mot de peur d'éclater en sanglots. Lorsque je relève enfin la tête, je me trouve devant la porte n° 4. Un panneau en métal semble parfois bouger au gré du vent.

Un échange de regards, un timide « à bientôt » et me voilà dans l'ascenseur.

Ma valise à la main, mon sac sur le dos, je fixe maman le temps que les deux portes métalliques se referment devant moi.

« Tchaq ». Un étage et une éternité plus tard, les portes s'ouvrent à nouveau laissant apercevoir un immense couloir rectiligne aux murs salis et ternis par les années et la souffrance.

Je suis perdue et je ne sais pas où aller. Je reste figée quelques secondes avant que quelqu'un croise mon chemin et me mène jusqu'au poste de soins. Après un passage aux admissions pour régulariser ma situation et me faire enregistrer, il est temps de découvrir ma chambre.

C'est la 27, juste en face de la salle à manger : une porte bleue, usée par les années, munie d'un hublot en forme de losange. Un tour de clé et la porte s'ouvre sur une petite pièce sombre : un lit, une armoire, une étagère, un bureau, une chaise et un fauteuil. Des murs gris, gris hôpital. Des murs entre lesquels je vais rester pour une certaine durée. Des murs que je m'empresse d'égayer avant même de m'installer. Des murs au sein desquels aujourd'hui je me sens bien et je tente de reprendre peu à peu confiance.

A.





Hôpital  
Paul-Brousse  
AP-HP

ASSISTANCE  
PUBLIQUE



HÔPITAUX  
DE PARIS



**CHRONOS  
& KAIROS**



**PRÉFET  
DE LA RÉGION  
D'ÎLE-DE-FRANCE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

